

bulletin, en date du 14, apporte à Paris la nouvelle de calamités inconnues jusqu'alors, et auxquelles les Français ne croiraient pas si elles ne leur étaient racontées par leur empereur lui-même.

A compter de ce jour, c'est un désastre qui égale nos plus grandes victoires. Vingt jours s'écoulent, et, le 5 décembre, tandis que les restes de la grande armée agonisent à Wilna, Napoléon, sur les instances de ses principaux capitaines, part en traîneau de Smorgoni pour la France... Le froid avait alors atteint 27 degrés au-dessous de zéro.

M. de Pradt, l'ambassadeur, venait de recevoir une dépêche du duc de Bassano, qui lui annonçait l'arrivée à Varsovie du corps diplomatique, qui avait passé l'été à Wilna. Il était occupé à répondre à ce chef de la secrétairerie d'Etat, lorsque les portes de son cabinet s'ouvrent et donnent passage à un homme qui marchait appuyé sur un des secrétaires de M. de Pradt.

— Allons, suivez-moi, dit cette espèce de fantôme en s'adressant à M. l'archevêque de Malines.

Un taffetas noir enveloppait la tête de cet homme, dont le visage était comme perdu dans l'épaisseur de la fourrure où elle était enfoncée; sa démarche était encore appesantie par un double rempart de bottes fourrées: c'était une scène de revenant. M. de Pradt se lève, l'aborde, et saisissant quelques traits de son profil, le reconnaît et lui dit:

— Comment! c'est vous, M. de Caulaincourt? Où est l'empereur?

A l'hôtel d'Angleterre; il vous attend.

— Et l'armée?

— L'armée! répéta le grand écuyer en levant les mains au ciel; il n'y a plus d'armée.

Alors, prenant M. de Caulaincourt par le bras, M. de Pradt lui dit d'un ton ému:

— M. le duc, il est temps d'y penser; il faut que tous les vrais serviteurs de l'empereur se réunissent pour lui faire un rempart de leurs corps.

— Quelle fatalité!... Allons, partons: l'empereur vous attend.

L'ambassadeur se précipite dans la rue, arrive à l'hôtel d'Angleterre; il était une heure et demie; un gendarme polonais gardait la porte. Le maître de l'hôtel l'examine, hésite un instant, et cependant le laisse franchir le seuil de son logis. Il trouve dans la cour une petite caisse de voiture montée sur un traîneau fait de quatre morceaux de bois de sapin et à moitié fracassé. Deux autres traîneaux découverts servaient à transporter le général Lefèvre-Desnoettes avec un autre officier, le mameluk Rustan et un valet de pied. Voilà tout ce qui restait de tant de grandeur et de magnificence avant le débâcle s'ouvre mystérieusement; un court pourparler s'établit; Rustan reconnaît le visiteur et l'introduit. On faisait les apprêts du dîner.

Napoléon était dans une petite salle basse, glacée; les volets étaient à demi fermés pour protéger son incognito. Une maubois verte, qui, rebelle à ses efforts, répandait avec beaucoup de bruit plus de mousse dans les coins de la cheminée que de chaleur dans l'appartement. Napoléon, comme à son ordinaire, se promenait dans la chambre; il était venu à pied du fort de Praga à l'hôtel d'Angleterre, enveloppé d'une pelisse pièce de capuchon fourré, et ses bottes de cuir étaient enveloppées de fourrures.

— Ah! ah! vous voilà, M. l'ambassadeur, dit-il à M. de Pradt.

Celui-ci s'approcha avec vivacité, et, avec cet accent que le sentiment peut seul excuser du sujet au souverain, lui dit:

— Vous vous portez bien, sire? Vous n'avez donné bien de l'inquiétude; mais enfin vous voilà... Que je suis aise de revoir Votre Majesté!

En disant ces mots, M. de Pradt l'aida à se défaire de sa pelisse et de son capuchon.

— Comment êtes-vous dans ce pays-ci? reprit-il.

Alors, rentrant dans son rôle et se replaçant à la distance dont il ne s'était écarté que par un mouvement bien excusable dans la circonstance, il lui traça avec ménagement le tableau de l'état actuel du duché; il n'était pas brillant: cinq mille Russes, avec du canon, marchaient sur Zamosk: enfin, il lui parla de la détresse des Polonais.

— Qui donc les a ruinés? demanda Napoléon avec vivacité.

— Sire, la disette de l'année dernière.

— Où sont les Autrichiens? continua l'empereur; il y a quinze jours que je n'ai pas entendu parler d'eux.

— Sire, je n'ai vu personne pendant la campagne, répondit M. de Pradt.

Alors, il lui expliqua pourquoi et comment la dispersion des forces polonaises avait fini par rendre presque invisible une armée de quatre-vingt mille hommes.

— Que veulent les Polonais?

— Être Français, sire, s'ils ne peuvent pas être Polonais.

— Mon intention a toujours été qu'ils le fussent. Il faut lever dix mille Cosaques polonais; on arrêtera les Russes avec cela.

Et quant M. de Pradt lui dit qu'il était fâcheux d'employer à l'étranger des hommes sans talent, Napoléon lui répliqua en lui lançant un regard sardonique:

— Et où y a-t-il des gens à talent?

Napoléon congédia M. de Pradt en lui recommandant de lui amener, après son dîner, le comte Stanislas Potoski et le ministre des finances. Leur entretien avait duré à peu près une demi-heure, et, pendant ce temps, Napoléon n'avait cessé de se promener paisiblement, selon son habitude. Lorsque ces messieurs allèrent chez l'empereur, vers trois heures, Napoléon sortait de table. Aussitôt qu'il les vit entrer:

— Comment vous portez-vous, M. Stanislas, et vous, M. le ministre des finances? demanda-t-il.

Et sur les protestations de ces messieurs, de la satisfaction qu'ils éprouvaient à le voir sain et sauf après tant de dangers:

— Des dangers! répéta Napoléon, pas le moindre. Ne suis-je pas habitué à vivre dans l'agitation? Il n'y a que les rois fainéants qui engraisent dans leurs palais; moi, c'est à cheval et dans les camps. Mais, messieurs, je vous trouve bien alarmés ici!

— Sire, les bruits publics...

— Bah! j'ai encore cent vingt mille hommes; j'ai toujours battu les Russes. Je vais chercher trois cent mille hommes; dans six mois je serai encore sur le Niémen. Dans ce moment, je pèse plus, assis sur mon trône, qu'à cheval à la tête de mon armée. Certainement je la quitte à regret, cette armée; mais il faut surveiller l'Autriche et la Prusse; tout ce qui arrive n'est que peu de chose: c'est l'effet du climat; l'ennemi n'y est pour rien, je l'ai battu partout.

Alors Napoléon parla des âmes fortement trempées; puis il continua en disant:

— J'en ai vu bien d'autres... A Marengo, j'étais battu jusqu'à six heures du soir; le lendemain, j'étais maître de l'Italie. A Essling, j'étais maître de l'Autriche. Cet archiduc avait cru m'arrêter; mon armée avait déjà fait une demi-lieue en avant; je n'avais pas encore fait toutes mes dispositions, et on sait ce que c'est quand je suis là. Je ne puis empêcher, moi; que le Danube grossisse de seize pieds dans une nuit. Ah! sans cela, la monarchie autrichienne était finie; mais il était écrit que je devais épouser une archiduchesse.

Et cela fut dit avec un air d'indifférence.

— Nos chevaux normands, reprit Napoléon, sont moins durs que les Russes, ils ne résistent pas au froid, passé quinze degrés, de même que les hommes: allez voir les Bavarois, il n'en reste pas un. Peut-être dira-t-on que je suis resté trop longtemps à Moscou. Cela peut être; mais il faisait beau, la